

# L'OBSS

**Rocard**

**& NOUS**

NUMÉRO SPÉCIAL

**40 PAGES**



# C'ÉTAIT ROCARD

PARTIE 1

P. 38

LE TOURNANT  
ALGÉRIEN

---

P. 43

PARLEZ-VOUS  
LEROCARD ?

---

P. 46

UNE JEUNESSE  
FRANÇAISE

---

P. 40

ROCARD-  
MITTERRAND:  
ILS SE SONT TANT  
HAÏS

---

P. 44

« TRÈS VITE, IL  
A ÉBRANLÉ NOS  
CERTITUDES », PAR  
LIONEL JOSPIN

---

P. 49

QUAND ROCARD  
METTAIT  
LES VOILES

---



# ROCARD

*Samedi 2 juillet, la gauche a perdu un géant. Michel Rocard s'est éteint à 85 ans. L'ancien Premier ministre, compagnon de route du "Nouvel Observateur", laisse derrière lui un héritage considérable: théoricien de la "deuxième gauche", engagé contre la guerre d'Algérie, l'homme du parler vrai et du socialisme face au réel a créé le RMI, imposé la paix en Nouvelle-Calédonie et préservé l'Antarctique. Mais ce socialiste réformiste, qui toute sa vie a affronté Mitterrand, n'est jamais devenu président*

✎ SERGE RAFFY

**C**e fut son dernier voyage. Le plus beau, le plus magique. Une virée dans les froids polaires. Les grands espaces. A moins trente-cinq degrés Celsius. Au cours de ce mois d'août 2015, dans le détroit de Béring, en Alaska, Michel Rocard fait le point sur sa vie. Il ne lit pratiquement plus

les médias, qui l'ennuient et qu'il juge sévèrement. Ses amis politiques l'ont laissé dériver loin de leurs joutes quotidiennes? Il est désormais seul face à lui-même et à son destin? Il les en remercierait presque. Ici, sous une toile de tente adaptée aux températures impitoyables du pôle, il ne se sent pas du tout dans la peau d'un exilé. Au contraire, il est au cœur du problème majeur de son temps: le réchauffement climatique. L'ancien Premier ministre, le chantre de la deuxième gauche, le rival déchu de François Mitterrand, n'a aucun regret. Il a retrouvé son élément de base: la nature, les sciences exactes, celles que son père, Yves Rocard, grand physicien, un des responsables du programme de la bombe atomique française, a tenté de lui inculquer quand il était enfant. « *La nature ne ment pas, contrairement aux hommes politiques* », lui assénait-il. C'était sa devise, son credo, lâché avec la dureté d'un homme qui ne croit qu'à la vérité des chiffres. ➔

Michel Rocard, en 1995, dans le 16<sup>e</sup> arrondissement de Paris.



➤ Toute sa vie, Michel Rocard a tenté de faire cohabiter ces deux principes: science et politique. Un pari fou, presque naïf, pour tous les Machiavel de la chose publique, ceux qui pensent inconciliables morale et pouvoir. Lui rêvait d'être un « ingénieur de la politique », un « mécano » de la « praxis », expression de Gramsci, le théoricien marxiste italien qu'il avait lu quand il était militant aux Etudiants socialistes de la SFIO. A cette époque, il s'était juré de ne jamais devenir un cynique ou un dissimulateur. Ici, au cœur de l'Arctique, il se sent enfin apaisé. Il a atteint une forme suprême d'isolement. Le pôle Nord est devenu son île d'Elbe, mais aussi son refuge. Est-ce le chef boy-scout protestant qui ressurgit en lui dans ce désert glacé? Le jeune homme assoiffé d'espace, amoureux de la nature, qui, à 20 ans, passait ses week-ends en forêt, à guider les fils des grandes familles parpaillotes du 6<sup>e</sup> arrondissement de Paris vers plus de spiritualité? A l'époque, il rêvait de devenir photographe animalier, pour « traquer le rayon bleu », ce moment magique où les animaux sortent de leur sommeil et ne sont pas encore aux aguets. Au pôle Nord, celui qu'on appelait chez les louveteaux « Hamster érudit » est devenu un autre homme.

Quand, en 2008, alors qu'il ne lui reste qu'une année de mandat au Parlement européen, où il s'ennuie à mourir, Michel Rocard, presque oublié par les siens, est contacté par Laurent Mayet, lequel vient de fonder un think-tank, Le Cercle polaire, dans le but de préserver les pôles, il est abasourdi par la proposition. Son inter-

Aux côtés de Laurent Mayet, président du Cercle polaire, lors d'un voyage en Géorgie du Sud en 2009, dans le cadre de sa mission d'ambassadeur des pôles.

locuteur lui suggère de devenir « ambassadeur des pôles » pour la France. Est-ce un gag? L'homme est très sérieux. Il lui garantit le soutien de Bernard Kouchner, alors au quai d'Orsay, mais aussi du président Sarkozy lui-même. Ce n'est pas un canular. Nicolas Sarkozy a donné son feu vert. Un an plus tard, l'ancien leader socialiste quitte définitivement Bruxelles et se lance dans la grande aventure. Il multiplie les voyages en Antarctique et en Arctique. Les mauvaises langues le surnomment déjà « l'ambassadeur des pingouins ». Il s'en moque. Au fond, l'homme qui rêvait d'être président de la République a désormais une mission bien supérieure à accomplir: protéger la planète d'une catastrophe climatique. François Hollande, toujours taquin, quand il lui décerne le grade de grand-croix de la Légion d'honneur, le 9 octobre 2015, le surnomme ce jour-là « le sauveur de l'Arctique ».

Au cours de ses multiples expéditions, il transporte avec lui une petite valise d'une trentaine de kilos, bourrée de livres, une véritable bibliothèque, et plusieurs

Les mauvaises langues le surnomment “l'ambassadeur des pingouins”. Il s'en moque.

cartouches de Gitane sans filtre. Il profite de cet éloignement, que certains imaginent comme un bannissement, pour faire le point sur son action politique. En forme de confessions. « *Durant cette période, raconte Roger Godino, un de ses plus fidèles amis, j'ai eu de longues conversations avec lui. Il avait pris un recul étonnant sur sa trajectoire, répétant qu'il s'était souvent trompé, qu'au fond ses grilles d'analyse du monde étaient devenues obsolètes, comme les codes de la gauche. Il m'a avoué qu'il avait toujours pensé qu'il n'avait aucune chance d'être élu à l'Élysée à cause des communistes. Il répétait, à la manière de Jacques Delors, que gouverner avec la gauche telle qu'elle était encore aujourd'hui était quasi impossible. Le plus surprenant était son immense scepticisme sur le destin de l'Europe. Il avait annoté un texte que j'avais écrit pour la Fondation Jacques Delors sur le nécessaire resserrement des institutions européennes autour des pays fondateurs, sans les Anglais. En bas de page, il a ajouté: "C'est bien... mais je n'y crois plus".* »

C'est pourtant sur ses convictions profondément européennes que, dès l'époque de SciencesPo Paris, en 1950, le jeune Rocard s'engage chez les Etudiants socialistes. Il a 20 ans et rêve d'une Europe délivrée de la tutelle américaine, tout en étant résolument anti-communiste. Rue Saint-Guillaume, il croise un certain Jacques Chirac. Ce dernier papillonne dans les bars du quartier Saint-Germain, au bras de jolies filles. Michel Rocard, le huguenot austère et timide, roule en Solex, ne pense déjà qu'à la politique. Contrairement aux ambitions de son père, qui le destinait à Polytechnique, il a pris un sentier escarpé. Son paternel lui coupe les vivres et lui impose de travailler dans un de ses ateliers pour gagner sa vie. A cette occasion, il découvre la condition ouvrière. Brillant élève, il finit par décrocher l'ENA après deux échecs aux épreuves orales. Reçu

« dans la botte » (dans les cinq premiers), il entre dans le corps prestigieux de l'Inspection des Finances. A cette époque, il milite presque clandestinement sous le pseudonyme Georges Servet, du nom d'un médecin espagnol et théologien protestant brûlé vif sur ordre de Calvin à Genève, où il s'était réfugié pour échapper à l'Inquisition. En quelques années, l'activiste et infatigable Servet devient numéro un des Etudiants socialistes. C'est l'époque des mouvements de décolonisation, dans lesquels il s'engage résolument. Il s'oppose violemment à la politique algérienne dite « de pacification » de Guy Mollet, patron de la SFIO, alors président du Conseil. A cette époque, Rocard, comme beaucoup de ses congénères, est anticolonial-

liste, antistalinien. Il accuse Guy Mollet et François Mitterrand, alors ministre de l'Intérieur, d'avoir fait tirer sur la foule en Algérie. Les barons de la SFIO sabordent l'organisation des Etudiants socialistes, jugée trop gauchiste, et ordonnent sa dissolution, en 1958. Michel Rocard, écoeuré, pense un temps, abandonner la politique. Il est vite rattrapé par le virus de l'engagement.

Pendant son service militaire, le jeune énarque est envoyé en Algérie, où il doit rédiger une étude sur les « regroupements des populations algériennes » dans le cadre de la « pacification » (voir p.38). Michel Rocard découvre que plus d'un million d'Algériens ont été « déplacés » dans des conditions inhumaines. Son rapport sans concession est un brûlot. Destiné aux seules autorités d'Alger et au gouvernement de Michel Debré, le document est publié dans « France Observateur », le 16 avril 1959. Il provoque un scandale à Paris. D'où vient la fuite ? Depuis cette date, le jeune fonctionnaire, soupçonné d'être à l'origine de la divulgation, est fiché, écouté, suivi, par le régime gaulliste. Révolté par la politique de la SFIO sur la question coloniale, en rentrant à Paris, il participe à la fondation, avec une poignée de députés socialistes frondeurs, dont Alain Savary, d'un nouveau parti, le PSA, Parti socialiste autonome, qui devient un an plus tard le PSU, Parti socialiste unifié. Parmi les candidats désireux de participer à l'aventure: François Mitterrand, qui, lui aussi, rêve de créer une nouvelle organisation sur les ruines de la SFIO. Sa candidature est rejetée. Son passé ministériel joue contre lui. L'ambitieux est renvoyé dans les cordes. Il en conçoit une amertume jamais éteinte contre Alain Savary et ses amis. Dont Michel Rocard, déjà ?

« Hamster érudit » a alors beaucoup perdu de ses convictions religieuses. Il prend toutes les apparences d'un militant révolutionnaire suractif. Le PSU est ➤

## Au PSU, un chef de parti "jovial"

**En 1967, Rocard prend les rênes du Parti socialiste unifié. Un an plus tard, le journaliste et fondateur de « Politis » Bernard Langlois prend sa carte au PSU. Devenu rédacteur en chef de « Tribune socialiste », l'hébo du parti, Langlois se souvient d'un voyage de trois semaines en tête à tête avec Rocard. Nous sommes en 1973. Fraîchement battu aux législatives, le patron du PSU se rend au Proche-Orient à l'invitation de la Ligue arabe. En Egypte, en Irak, en Syrie et au Liban, Rocard enchaîne les**

**rendez-vous avec les dirigeants des partis amis. « C'était un chef de parti jovial, avec un côté boy scout, se souvient Langlois, marqué par l'épisode égyptien. Nous n'avions pas du tout prévu de faire du tourisme. Mais il trouvait un peu dommage de ne rien voir. Nous avons obtenu de rallonger notre voyage de deux jours et nous sommes partis faire une balade à bourricot dans la Vallée des Rois. Au Caire, nous avons joué au black jack au casino de l'hôtel Sheraton. Au dernier étage, il y avait une boîte de nuit**

**où l'on pouvait se faire prêter une veste. Il avait hérité d'un smoking dix fois trop grand pour lui. Je me rappelle encore de lui en train de danser avec des hôtes de l'air qui se trouvaient là. » Les chemins politiques des deux hommes ont divergé ensuite: à la veille du référendum sur Maastricht, en 1992, Rocard envoie une lettre à son ancien ami: « Il voulait me convaincre que "Politis" ne devait pas prendre parti contre, raconte Langlois. Evidemment, je ne l'ai pas écouté. » A. S.**

## “J’ai préservé mon pays de bien des désordres”, confessa-t-il.

➔ une ruche bourdonnante où se côtoient maoïstes, trotskistes de tout poil, militants de la gauche chrétienne, syndicalistes de la CFDT, mais aussi ménédistes plus réformistes. Michel Rocard rêve de fédérer cette gauche aux mille couleurs. Pour la diriger un jour. Plus autogestionnaire que lui? Impossible. Il s’emploie à gravir les échelons du parti avec une énergie débordante, en oublie sa famille souvent. Il devient un proche du patron, Alain Savary, joue régulièrement aux échecs avec lui et devient son homme de confiance. En 1961, durant le putsch des généraux d’Alger, il fait partie de ceux qui croient à une insurrection générale à Paris. Le 23 avril, il est prêt, avec 150 hommes armés de mitraillettes et de grenades, à défendre l’Assemblée nationale en cas d’attaque par l’armée factieuse. Sept ans plus tard, en mai 1968, l’impétueux militant croit que le Grand Soir est enfin arrivé. Au siège du PSU, rue Mademoiselle, il est au cœur de toutes les tractations au milieu d’une myriade de groupuscules pour organiser la riposte à la répression policière. L’entrée des syndicats ouvriers dans le jeu offre, il en est convaincu, une perspective politique. Il implore Pierre Mendès France

Au milieu de la foule, Michel Rocard, jeune leader du PSU (de dos), aux côtés de Pierre Mendès France, lors de la manifestation parisienne du 27 mai 1968, rassemblant travailleurs et étudiants.

de se déclarer prêt à exercer le pouvoir. Il lui écrit même un texte de déclaration « pour un gouvernement de transition vers le socialisme » qu’il doit prononcer au stade Charléty. Mais l’ancien président du Conseil, effrayé par les discours de guerre civile de l’aile gauche du PSU, se met aux abonnés absents. Il cale devant l’obstacle.

Michel Rocard, déçu, perd son idole et se retrouve dans un parti au bord de la crise de nerfs. Le Grand Soir tant attendu est un fiasco pour les partis de gauche. Le PSU reste un groupuscule désespérément animé par des partisans de l’action directe, la violence que condamne de plus en plus fermement un Rocard désabusé. La droite, elle, triomphe aux législatives, mais la statue du général de Gaulle est sérieusement ébranlée. En 1969, après sa défaite au référendum sur la régionalisation, l’homme de la France libre quitte l’Elysée, plein d’amertume. Le virevoltant Michel Rocard saute sur l’occasion et annonce sa candidature à l’Elysée. Il a réussi à s’emparer du pouvoir au PSU après d’interminables joutes nocturnes dans des salles enfumées. Une question le préoccupe alors : comment transformer une organisation en lambeaux, composée de gauchistes invétérés, en parti de gouvernement? En d’autres termes, que fait-il encore dans cette pétaudière? A quoi ont bien pu servir toutes ces années de militantisme? « C’est ma grande fierté personnelle, confessa-t-il. J’ai préservé mon pays de bien des désordres. S’il n’y a pas eu de Brigades rouges ou de Fraction armée rouge en France, c’est en grande partie parce qu’au prix de mille heures de débat, de pédagogie, de combats, j’ai réussi à désarmer la violence qui était alors réelle au PSU. » Terrible constat pour l’inspecteur des finances qui rêve de concilier réalisme économique et utopie marxisante. Au fond, durant dix ans, il a joué les pompiers contre des incendiaires de pacotille. Rien de plus? Pour quel profit politique? En ce début des années 1970, le jeune chef de parti n’est pas le seul, à gauche, à penser qu’il faut reconstruire un nouveau Parti socialiste, sur les ruines de la SFIO, débarrassé des fantômes de la guerre d’Algérie. Le plus actif de ces ambitieux s’appelle François Mitterrand. Il a besoin de sang frais pour ses équipes. Pourquoi pas Rocard? Il envoie Pierre Mauroy en éclaireur chez ce dernier pour lui proposer de le rejoindre et de participer au congrès d’Epinay, moment fondateur du nouveau Parti socialiste, en 1971. Michel Rocard, par arrogance, aussi par calcul politique, ne saute pas le pas. Il tergiverse. Il ne croit pas à l’idée de l’union de la gauche que professent le député de la Nièvre et ses amis. D’autre part, la perspective de ➔

## Ski, fémur cassé et CSG

C’est un groupe joyeux, intello, sportif qui s’est réuni pendant vingt ans, à partir de 1984, autour de Michel Rocard. A l’époque, démissionnaire du ministère de l’Agriculture, il préparait sa candidature à la présidentielle de 1988. « On travaillait toute la matinée, on skiait quelques heures l’après-midi, on retravaillait le soir », se souvient un des participants. Michel Rocard écoutait beaucoup, noircissait des pages et des pages de notes. Parmi les fidèles, l’organisateur bien sûr, Roger Godino, grand ami du théoricien de la deuxième gauche, président de la fondation MichelRocard.org, fondateur de la station des Arcs dans les Alpes et de l’école de management Insead. « Tous les

deux étaient d’excellents skieurs », note Bernard Spitz, ce qui n’a pas empêché Michel Rocard de se casser le fémur sur l’Aiguille rouge. Le déroulé était toujours le même : point politique d’Alain Bergounioux, puis d’Alain Richard, exposés économiques et sociaux (Europe, décentralisation CSG, RMI...). « L’économiste Daniel Cohen essayait de battre chaque année le nombre de mots prononcés par minute », rigole un participant. Jacques Mistral, Gilles de Margerie, Eric Lombard, Christian Blanc, Marisol Touraine ou le spécialiste des questions sociales Henri Rouilleault, figuraient parmi les fidèles. Dominique Strauss-Kahn les a rejoints un temps. S. F.





➔ s'allier avec le « flic des flics » de Guy Mollet est au-dessus de ses forces. Depuis ce jour, François Mitterrand ne lui accorde plus aucune confiance. Le jeune homme trop pressé est passé à côté de l'Histoire. Et son parti, le PSU, n'est plus qu'une coquille vide. Quand, en 1974, après sa défaite aux législatives dans les Yvelines, Michel Rocard, isolé, sans troupes, sans argent, frappe à la porte du PS, le tout nouveau premier secrétaire, devenu maître des lieux, le bat froid et accepte son adhésion du bout des lèvres. Mitterrand a la rancune tenace. Malgré sa défaite contre Valéry Giscard d'Estaing à l'élection présidentielle de 1974, il est devenu le patron incontesté, quasi monarchique, d'une gauche en pleine expansion. Rocard est traité comme un freluquet qui mendie un poste? Qu'importe. Il est prêt à

Le secrétaire général du PSU, candidat à une élection législative partielle dans les Yvelines, en septembre 1969.

## Le fiasco de l'appel de Conflans

« Début 1980, Mitterrand était à la dérive. Certains sondages prédisaient que Rocard ferait mieux que lui face à Giscard d'Estaing », se souvient Christian Blanc, alors son directeur de cabinet et son bras droit. Le 19 octobre 1980, Rocard se décide à se déclarer candidat à la présidentielle depuis la mairie de Conflans-Sainte-Honorine (Yvelines), conquise trois ans plus tôt. Jean-Paul Huchon, alors maire adjoint, se souvient de cet épisode particulièrement désastreux, « lamentable », dit-il même : « On me dit : "Il faut que tu trouves un bureau Louis XVI !" Vous imaginez le décor dans cette mairie. A ce moment-là, il y a une altercation entre Michèle, sa femme, qui est contre cet appel,

et Christian Blanc, qui est pour. Et au même moment, une alerte à la bombe... Et ce n'était pas Mitterrand ! On me demande de l'accompagner, histoire de le dérider. Je monte avec lui les deux étages et je me rends compte qu'il ne veut pas y aller ! Physiquement, qu'il n'est pas prêt. » Trois caméras sont là. Mais pendant son allocution, Rocard ne regarde pas la bonne. L'opération tourne au fiasco médiatique. « Il était suffisamment intelligent pour comprendre immédiatement que ça n'avait pas marché », se souvient Christian Blanc. Huchon, lui, n'a pas oublié qu'« après coup, il prétendra qu'on l'a obligé à regarder la mauvaise caméra... ».

M. T., M. G. et A. S.

tout pour regagner la confiance de celui qu'il nomme désormais « le patron ». La nouvelle recrue multiplie les genuflexions, les flatteries auprès du « chef », et finit par obtenir un hochet à la direction du parti. Il est nommé secrétaire national au Secteur public, avec obligation de réserve. En d'autres termes, pas de déclarations publiques. « Vous êtes en fait chargé de la préparation de la prise de contrôle de l'appareil d'Etat », lui précise Mitterrand. Les trois quarts de votre tâche seront secrets. » L'homme qui parle plus vite que son ombre accepte d'être bâillonné. Pour combien de temps? En position de faiblesse, Michel Rocard devient le plus mitterrandien des mitterrandiens, soutient presque le Programme commun qu'il vitupérait quelque temps plus tôt. L'homme du parler vrai, quand c'est nécessaire, sait mettre de l'eau dans son vin.

Il attendra 1977, le raz de marée de la gauche aux élections municipales – qui le propulse maire de Conflans-Sainte-Honorine – pour reprendre sa liberté de parole à l'égard de son chef. Désormais, il a un fief, une place forte de laquelle il sera difficile de le déloger. Alors, il parle, parle. Pourquoi se gêner? Il est devenu le chou-chou des medias et le grand favori des sondages. Sa personnalité intrigue. On ne comprend pas toujours son sabir de technocrate pressé, mais on croit à sa force de conviction. De son débit de mitrailleuse, il critique le volet économique du Programme commun de la gauche, son irréalisme, voué à l'échec et aux désillusions. La voix de la gauche pragmatique contre la gauche dogmatique. Le frondeur reprend ses thèmes favoris : inefficacité des nationalisations à outrance, respect des lois du marché. En 1978, après la défaite de la gauche aux législatives, il envoie bouler son devoir de réserve et s'en prend directement à François Mitterrand, à son « archaïsme ». L'insoumis repart au combat. En fait, le patron du PS attendait ce moment depuis les premiers jours. Il avait prévenu ses lieutenants sur l'ambition démesurée du « freluquet ». Elle ressurgit au premier coup de vent. Mitterrand est convaincu que son côté « petit chimiste de la politique », cherchant à mettre les événements en fiches, comme les éléments de Mendeleïev, n'est pas dans l'esprit français, fait d'irrationnel et d'imprévisibilité. Le scientisme chronique de Rocard l'insupporte. Il s'en moque ouvertement. Sur son bloc-notes, il écrit ce message, clairement adressé à cet impétueux rival qui l'amuse de moins en moins : « La politique obéit si souvent aux lois de la physique que j'attends maintenant du principe d'Archimède une somme de doute, d'abandon, d'insolence et d'injures exactement égal à la somme d'éloge, de soumission et de serment que m'eût procuré le mouvement contraire. »

Depuis ce jour, la politique française est rythmée par la guerre interminable que vont se livrer les deux hommes, si dissemblables, si contraires. Le provincial élevé chez les frères maristes face au petit Parisien des beaux quartiers, éduqué chez les disciples de Luther (voir page 40). Une guerre d'usure, cent fois racontée, ponctuée de déclarations tonitruantes, de coups bas, d'humiliations. Dramaturgie shakespearienne opposant le fils indigne et le roi Lear. Quand, en 1980, Rocard annonce sa candidature à l'élection présidentielle de

## Mitterrand est convaincu que son côté “petit chimiste de la politique” n’est pas dans l’esprit français.

1981, depuis sa mairie de Conflans-Sainte-Honorine, le teint blafard, bafouillant presque son texte, il semble commettre un crime de lèse-majesté. L'image est saisissante: le « traître » est monté sur l'échafaud sans qu'on l'y pousse. Moment surréaliste. Mitterrand comprend qu'il a déjà gagné. Il joue alors avec les nerfs de l'insolent durant des mois, refuse d'annoncer sa propre candidature, puis l'humilie en le contraignant à se retirer, le faisant passer ainsi pour un pleutre pusillanime.

Quand il est élu président de la République, le tout nouveau locataire de l'Élysée nomme son « dauphin » ministre du Plan, un ministère sans moyens, sans équipe. A tel point que, pour les déjeuners, Michel Rocard est contraint d'aller se fournir en couverts au ministère de l'Agriculture. Impitoyable, le vainqueur d'Épinay poursuit son lent travail de sape sur le moral de son ennemi. Une forme de supplice chinois, entrecoupé parfois de cajoleries. Mais Rocard tient bon. Il finit par obtenir le ministère de l'Agriculture, puis

démissionne de son poste en 1985, pour marquer son hostilité à l'instauration de la proportionnelle aux législatives de 1986, décidée par François Mitterrand. En fait, il ne supporte plus d'être soumis aux petits caprices du Premier ministre, Laurent Fabius, le fils préféré du Prince, l'homme qui, en 1979, au Congrès de Metz, a sonné la charge contre lui en usant de mots blessants. Depuis l'hôtel Matignon, Laurent Fabius ne manque pas une occasion d'abaisser celui qui fut un temps son rival et qu'il traite comme un laquais. Michel Rocard quitte le gouvernement pour cause de mauvais traitements.

Quand il revient au pouvoir, en 1988, appelé à Matignon par un monarque vieillissant, déjà malade, mais n'ayant rien perdu de son art de la torture, Michel Rocard est bien décidé à oublier les vieilles querelles. Il veut gouverner, montrer au pays ce dont il est capable. Il se jette à corps perdu dans son travail de Premier ministre, instaure le RMI (revenu minimum d'in- ➤➤



### Bexley.com

QUALITY FOR MEN



**100% DES MODÈLES EN  
SOLDES OU PROMOTIONS**

**Chemises**  
à partir de ~~50€~~ **19€**

**Chaussures Ville**  
à partir de ~~139€~~ **99€**




**Chaussures Détente**  
à partir de ~~79€~~ **59€**

Selon les dates en vigueur - Visuels non contractuels

**NOS BOUTIQUES**

PARIS 4° 35, bd Henri IV - PARIS 6° 116, bd St Germain - PARIS 7° 39, bd Raspail - PARIS 8° 11, rue La Boétie  
 PARIS 8° 76/78, av. des Champs Élysées - PARIS 8° 4, rue Chauveau Lagarde - PARIS 17° Palais des Congrès  
 BRUXELLES Galerie de la Porte Louise - MARSEILLE 6° 32, rue Montgrand - ANNECY 7, rue Sommeiller  
 LYON 1° 20, rue Lanterne - LYON 2° 4, rue Childebert - LYON 6° 51, cours Franklin Roosevelt

**SHOP ONLINE**

**WWW.BEXLEY.COM**  
 Leader depuis 1996 -  
 Chaussures, Prêt-à-porter, Accessoires



sersion), puis la CSG (contribution sociale généralisée), réussit à rétablir la paix en Nouvelle-Calédonie, après des émeutes meurtrières. Il gouverne au galop, en utilisant vingt-huit fois l'article 49-3. Un record dans la V<sup>e</sup> République. En matière d'immigration, il prononce la fameuse phrase: « *La France ne peut pas accueillir toute*

*Le 15 mai 1988, le Premier ministre profite des jardins de Matignon avec quelques-uns de ses collaborateurs.*

*la misère du monde.* » Il veut prouver au président et sans doute à lui-même qu'il a les nerfs solides. Il veut rompre le sortilège mitterrandien qui tente de le faire passer pour un velléitaire, un « agité sans colonne vertébrale ». En le nommant, Mitterrand lâche à ses proches: « *Dans dix-huit mois, vous verrez au travers.* » L'homme « trans-

## Les accords de Matignon sur un bristol

**Mai 1988. « On est arrivés depuis cinq ou six jours à Matignon, raconte Jean-Paul Huchon, à l'époque directeur de cabinet du Premier ministre. Michel entre dans mon bureau à côté du sien avec un bristol. Dessus, six lignes. C'étaient les bases de l'accord sur la Nouvelle-Calédonie, jusqu'aux deux tiers des postes réservés pour les kanaks! Il avait eu l'intuition tout seul, réussi à mettre des gens d'accord alors qu'ils étaient prêts à s'entretuer. »** A l'époque, l'archipel est miné par les

**violences qui opposent indépendantistes et partisans de son maintien sous tutelle française. Après avoir envoyé sur place une « mission du dialogue », Rocard réunit à Matignon le chef de file des indépendantistes Jean-Marie Tjibaou, et celui des anti-indépendantistes Jacques Lafleur. L'atmosphère est tendue. Pour ne rien arranger, Rocard, pris de violentes douleurs au ventre, est contraint de s'absenter à plusieurs reprises. « Chaque fois que je disparaissais, ils**

**recommençaient à s'engueuler », racontera-t-il plus tard. Les négociations, tenues secrètes, débouchent finalement sur un accord qui permettra d'apaiser le conflit. Il prévoit un statut transitoire avant un référendum initialement prévu en 1998, mais qui sera repoussé. Huchon livre aujourd'hui le secret de cette réussite: « Michel Rocard pouvait passer des jours et des jours à écouter. Il disait toujours à Djibaou et à Lafleur: "La confiance ira à la confiance" »...**  
**M. G., A.S. et M.T.**

parent » résiste trois ans à l'augure du président. Mais l'enfer de Matignon finit par l'atteindre. Il est terrassé par une crise de coliques néphrétiques au cours d'un conseil des ministres. Epuisé, souffrant le martyr, il quitte la salle du conseil. Mitterrand, soudain saisi d'une étonnante bienveillance, lui propose de venir se reposer dans son propre lit, à l'étage. Scène inouïe: le président, affaibli lui-même par la maladie, joue les infirmières, au chevet de son Premier ministre, le reconforte. Il lui murmure à l'oreille, avec une certaine perfidie: « *La politique est un dur métier. Il faut savoir encaisser...* » Michel Rocard n'oubliera jamais.

Le 15 mai 1991, il est pratiquement « licencié » de Matignon,

## “Sur la banquise, il lui arrivait de citer Mitterrand. Il disait ‘ce salaud’, puis parlait d’autre chose.”

sans aucun égard, par Mitterrand, qui le remplace par Edith Cresson. Le « réprouvé », l’homme qui voulait réconcilier les deux gauches, celle de Jean Jaurès et celle de Jules Guesde, sort épuisé de ce face-à-face avec le chef de l’Etat. Il assiste, impuissant, au naufrage du Parti socialiste, miné par la guerre des héritiers du mitterrandisme, Lionel Jospin et Laurent Fabius. Après la déroute des législatives de 1993, il tente un ultime baroud. Il prend les rênes du parti, devient premier secrétaire. Certains de ses proches l’implorent de ne pas entrer dans l’œil du cyclone. « *Ce parti est mortifère, le prévient l’un d’eux. Ils te détruiront.* » Mais Rocard n’écoute plus. Il rêve d’un « big bang » de la gauche. Cette fois, il va enfin réaliser sa grande ambition : réconcilier ces deux gauches qui s’autodétruisent depuis près d’un siècle. Il ne sera jamais l’héritier de Mitterrand, ni son « bâtard », mais le grand rénovateur du socialisme moderne. Le « hold-up », hélas, sera de courte durée. Dans l’ombre, son ennemi juré prépare une riposte sanglante. Il n’a pas encaissé la saillie du maire de Conflans sur le « big bang socialiste ». Avant Rocard, il n’y avait que le néant ? Le souverain attend la faute du « bâtard ». Celle-ci survient en juin 1994. Rocard accepte d’être tête de liste du PS aux élections européennes. Avec les fonds secrets de l’Elysée, sans le moindre scrupule, Mitterrand finance et organise la constitution d’une liste concurrente, radicale de gauche, dirigée par... Bernard Tapie. Le missile « Nanard » n’a qu’un objectif : en finir avec Rocard. Le but du président est atteint : le « renégat » obtient le plus mauvais score jamais atteint par un socialiste à une élection européenne : 14,5%. Dans la foulée, il est mis en minorité au PS et est contraint d’abandonner la direction du parti. Son « big bang » est un flop. Dépit, meurtri, il ne croit plus à son rôle politique de grand réconciliateur de la gauche.

« *Après cet échec, se souvient Manuel Valls, un de ses fidèles de l’époque, il est dans une forme d’autodestruction politique. Il croit que la gauche est morte. Je suis en désaccord avec lui et tente de le convaincre de rester dans le jeu. En fait, il était sonné après ces années de bataille avec Mitterrand.* » Il n’a alors que 65 ans. Un âge de président de la République ? Mais la machine Rocard semble grippée. « *En 1995, ajoute Stéphane Fouks, vice-président d’Havas, alors proche de Michel Rocard, quand Jacques Delors annonce son renoncement à la candidature pour l’élection présidentielle, avec sa garde rapprochée, ceux qu’on surnomme ses Prussiens, nous*

*tentons de le convaincre que son heure est enfin arrivée, qu’il doit se présenter et se préparer au combat. Or, à notre grande déception, il annonce très vite qu’il n’est pas candidat. Il laisse le terrain à Jospin. Nous avons le sentiment que quelque chose s’était brisé en lui.* » Manuel Valls renchérit : « *Il se met alors à théoriser une forme d’impuissance en politique. J’ai alors quelques débats délicats avec lui, car j’étais, bien sûr, en désaccord avec ses thèses. Tout n’était pas de la faute de Mitterrand...* »

Pour beaucoup de ses amis politiques, Rocard le réprouvé se met lui-même dans une forme de semi-retraite. On l’oublie peu à peu. Il passe de plus en plus de temps à faire de la voile (voir p. 49). Quand Lionel Jospin entre à Matignon, en 1997, il tente un timide retour. Il prend rendez-vous à l’Elysée avec Jacques Chirac, l’ancien « pote » de Sciences-Po Paris, pour obtenir le maroquin des Affaires étrangères. Sans succès. Lionel Jospin s’y oppose poliment. Son équipe est déjà formée. Cette petite humiliation le terrasse définitivement. Il accepte alors un poste de député européen. A Bruxelles, loin de Paris et de ses pugilats au Parlement, il rumine une forme de scepticisme pour la politique. « *Sur la banquise, raconte Laurent Mayet, il lui arrivait parfois de citer Mitterrand. Il disait “ce salaud”, puis parlait d’autre chose.* » Le mois dernier, Michel Rocard, très diminué, était à l’Elysée, lors de la remise de la Légion d’honneur par François Hollande à son ami le peintre Pierre Soulages. Les deux hommes se sont beaucoup parlé. De l’infiniment blanc du cercle polaire ? Du noir absolu des œuvres de Soulages ? Ont-ils seulement évoqué à mi-voix cette « gauche impossible » à réconcilier ? □

## Quand Rocard marie Marisol Touraine

**Quand il marie Marisol Touraine, alors sa conseillère technique à Matignon, en septembre 1989, le Premier ministre Michel Rocard, revêtu de son écharpe de maire de Conflans-Sainte-Honorine, adresse un mot à son futur époux : « Il me semble que vous étiez au PSU, non ? » Le fiancé n’a pas le temps de répondre que Rocard est déjà parti dans une longue digression sur l’histoire de l’extrême gauche. Puis, au bout d’un moment : « Bon, il faut quand même que je vous marie »... Après le vin d’honneur, le Premier ministre a poursuivi, intarissable sur l’histoire de la gauche. C’est tout Rocard. La politique avant, pendant, après. La politique et le militantisme avant le reste. A Matignon, la politique est là aussi. A côté des**

**« technos » de rigueur, il a ses fidèles, Huchon, Colmou, Valls. Il a aussi fait le choix d’une équipe très jeune. Certains, comme Marisol Touraine, ont à peine 30 ans. C’est un patron accessible. On peut pousser sa porte en ayant prévenu son directeur de cabinet. Il se révèle très « opérationnel », « didactique », très concret, loin des réflexions stratosphériques dont il a le secret. « Il n’était pas du tout hors-sol. » « Bonjour Michel, comment-allez-vous ? », lui dit Marisol Touraine, qui vient lui rendre visite en juin 1997, après la victoire de la gauche aux législatives. Elle vient alors d’être élue députée d’Indre-et-Loire. Alors, Rocard à sa nouvelle « collègue » : « Maintenant, on se tutoie. » C. B.**